

LES

DEUX SOEURS,

DE CHARTE,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÊLÉE DE COUPLÉTS,

Trilogie de la Chanson de Béatrice,

DE MM. PAUL DUPORT ET ROMAIN,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS,
SUR LE THÉÂTRE NATIONAL DU VAUDEVILLE,

LE 22 SEPTEMBRE 1831.

PRIX : 2 FRANCS.



PARIS.

BEZOU, LIBRAIRE,
BOULEVARD SAINT-MARTIN, N^o. 29,
vis-à-vis le nouveau théâtre de l'Ambigu-Comique.

1831.

PERSONNAGES. ACTEURS.

SŒUR THÉRÈSE.....	M ^{me} THÉNARD.
SUZANNE AUBRY , danseuse.....	M ^{me} ALBERT.
JULES , comte de Savenay	M. VOLNYS.
ISIDORE BONNIVET.....	M. ARNAL.
LOUISE.....	M ^{lle} ATALA.
ETIENNE , domestique.....	M. BALARD.



La Scène se passe à Paris, chez Suzanne.

Le premier Acteur inscrit tient la gauche du Public.

LES DEUX SOEURS DE CHARITÉ,

COMÉDIE EN DEUX ACTES, MÉLÉE DE COUPLETS.

.....

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente un salon, porte au fond. Deux portes latérales, l'une à gauche du public, menant dans la chambre à coucher de Suzanne; l'autre à droite, menant dans son salon. A droite, sur le premier plan, une cheminée; au dessus une glace et une pendule. A gauche, une fenêtre ouverte; fauteuils, canapé, etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERÈSE, seule. *Elle est assise à gauche.*

Que cette dame tarde à rentrer! Voici bientôt l'heure où de Savenay doit arriver à Paris, et s'il ne me trouve pas à l'endroit qu'il m'indique... Heureusement c'est près d'ici; je crains tant son imagination ardente, emportée! Mais pourtant, impossible d'abandonner sans secours cette pauvre Louise, dont il ignore que j'ai retrouvé la trace; quelquefois je me dis qu'il serait bien de la rappeler à son souvenir... Hélas! je n'ose pas... Chère enfant! tant de malheur et de courage... Ah! sa lettre m'a fait une impression!... oui, je veux la montrer à cette généreuse madame Aubry, que je connais à peine, mais dont j'ai si bien éprouvé le bon cœur... Sans doute j'obtiendrai qu'elle serve de protectrice à Louise, et ce sera du moins un devoir que j'aurai rempli.

SCÈNE II.

THERÈSE, ISIDORE, UN DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, *en dehors.*

Mais, monsieur, je vous assure...

THEËRÈSE. LE DOMESTIQUE.

Quelqu'un... si c'était elle. (*Voyant Isidore.*) Un jeune homme!.. Ah! mon, dieu! je ne pourrai la voir seule. (*Elle va regarder à la fenêtre à gauche.*)

ISIDORE, entrant avec le domestique par le fond.

Déjà sortie... elle était hier du ballet qui n'a fini qu'à minuit.

LE DOMESTIQUE.

Ça ne l'a pas empêchée de partir ce matin avant huit heures pour la campagne. (*Thérèse s'assied.*)

ISIDORE.

Ah! ces danses... ça ne repose ni jour, ni nuit. Véritable image du mouvement perpétuel. (*Au domestique.*) Eh bien! j'attendrai.

LE DOMESTIQUE.

Je ne sais si madame trouvera bon...

ISIDORE.

Dis-moi... hier, en rentrant, n'a-t-elle pas reçu un collier?

LE DOMESTIQUE.

C'est possible... Il vient ici tant de nouvelles parures...

ISIDORE.

Avec un petit billet, sur papier rose.

LE DOMESTIQUE.

Ah! où? je me rappelle.

ISIDORE, d'un air confidentiel.

C'est moi qui suis le papier rose.

LE DOMESTIQUE.

Ah! est-ce que c'est Monsieur qui va...

ISIDORE, avec suffisance.

Tu vois qu'on peut me laisser ici. (*Lui dormant une pièce d'or.*) Voilà pour toi.

LE DOMESTIQUE.

Monsieur est un diplomate étranger?

ISIDORE.

Du tout, un aimable Français... un jeune France!...

LE DOMESTIQUE.

Peut-être agent de change?

ISIDORE.

Propriétaire. Fortune solide et honorable.

LE DOMESTIQUE.

Ah! c'est différent. Je vous salue. (*Il sort.*)

SCENE III.

THÉRÈSE, assise, ISIDORE.

THÉRÈSE, à part

Il paraît que ce jeune homme va l'attendre aussi.

ISIDORE.

Diplomate... Agent de change... Bravo... du diable si avec cette allure et ce costume fashionable, on reconnaît l'ex-clerc de Châlons, le saute-ruisseau de la Marne... O fortune! je veux jouir de toi... En avant l'héritage de mon oncle le maître maçon. Sautez écus qu'il a entassés, maisons qu'il a bâties; tout pour les femmes, il n'y a que ce sexe-là d'amusant sur la terre. J'ai déjà ma petite locataire de la rue de Choiseuil... que je refuse... Avec des égards, des procédés, et en n'exigeant pas les termes, car c'est honnête, mais c'est pauvre. En attendant que l'innocence succombe, j'attaque l'Opéra, c'est moins long. D'autant qu'une seule intrigue... passe quand on n'a que mille écus de revenu; mais avec vingt-cinq mille fr. de rente... Il faut être mauvais sujet en grand, le Bonaparte de la séduction. Aussi, grisettes, actrices, femmes honnêtes... (Apercevant Thérèse.) Ah! mon dieu! à propos de ça, que vois-je?

THÉRÈSE, à part.

Je crois qu'il m'observe.

ISIDORE, à part.

Une religieuse ici... La guimpe au bonnet... c'est piquant, ça à l'air d'une Madeleine en reclute.

THÉRÈSE, à part.

Quel embarras! (Elle fait mine de se lever.)

ISIDORE, s'approchant.

Que je ne vous dérange pas, ma sœur.

THÉRÈSE.

Monsieur. (Elle se rassied.)

ISIDORE, à part.

Peste! elle est jolie, ma sœur.

Air de Partie et Revanche.

Lorsque l'on est jeune et digne de plaire,
 Quoi! s'enchaîner par un vœu solennel!
 C'est un abus, un vol fait à la terre,
 De se donner trop vite au ciel;

Vingt ans plus tard, ce serait naturel.
 Oui, lorsque la beauté décline,
 L'amour divin peut fixer ses regards;
 Le ciel est comme une Sainte Petrine,
 Un asile pour les vieillards.

(*Se rapprochant.*) Puis-je m'informer du hasard qui vous amène ici ?

THÉRÈSE, *se levant.*

Ce n'est point le hasard, Monsieur; j'y viens exprès pour parler à madame Aubry.

ISIDORE, *surpris.*

A madame?... Ah! est-ce que vous la connaissez?

THÉRÈSE.

Voilà plus d'un an.

ISIDORE.

Et où l'avez-vous vue?

THÉRÈSE.

A l'Hôtel-Dieu.

ISIDORE.

A l'Hôtel-Dieu ?

THÉRÈSE.

Pendant les journées de Juillet, elle ne cessa de nous apporter du linge, des secours de toute espèce... C'était peu encore. « Informez-vous, me dit-elle en secret, du sort de vos nombreux blessés; parmi eux il y en a de riches... mais aussi que de pauvres qui ont tout risqué pour la patrie... Et bien! ces infortunés qui ont une famille, dont l'état est perdu, qui sont peut-être chargés de dettes, suffit-il de panser leurs blessures? le corps guérit plus vite quand l'âme est en repos... Distribuez-leur cet or, vendez pour eux ces bijoux, toutes ces parures; elles auront du moins une fois servi à faire le bien. »

ISIDORE, *ému.*

Est-il possible!... Ah! que c'est beau de sa part!... que c'est... (*à part.*) Eh bien! suis-je stupide?... m'attendrir, au lieu de profiter de l'occasion!... Dans mon plan de séduction universelle, une beauté sous ce costume, c'est là ce qui serait un vrai triomphe?

THÉRÈSE, *qui regarde à la pendule.*

Midi... ah! mon Dieu!... et dans une demi-heure de Savenay... Que faire?... quel parti prendre? (*Haut.*) Monsieur.

ISIDORE, *il est à remettre sa cravatte devant une glace et se retourne brusquement.*

Ma sœur....

THÉRÈSE.

L'émotion que vous venez de montrer m'enhardit à vous faire une prière.

ISIDORE, *à part.*

Une prière, bon, ça rentre dans mes vues. (*Haut.*) Parlez, intéressante sœur.

THÉRÈSE.

Madame Aubry m'avait autrefois donné son adresse, en m'autorisant à réclamer ses secours si je trouvais quelque infortuné qui en eût un vrai besoin.

ISIDORE.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

Eh bien ! aujourd'hui, pour la première fois, je venais... mais je ne puis l'attendre.

ISIDORE.

Disposez de moi, de mon bras, de ma personne. Faut-il vous suivre ?... je cours...

THÉRÈSE.

Non, Monsieur, cette lettre suffira ; veuillez la lui remettre ; qu'elle la lise, qu'elle y voie le sort d'une jeune fille autrefois riche, heureuse, et maintenant l'infortunée d'une mère abattue par l'adversité ; pauvre enfant !... En butte aux séductions d'un propriétaire qu'elle ne peut payer.

ISIDORE, *à part.*

Tiens ! c'est drôle, juste comme Louise avec moi ! (*Haut.*) Qu'entends-je, ma sœur ? il est donc des êtres assez indélicats pour vouloir, parce que une jeune fille est folle... Oh !... (*à part.*) je fais un fameux tartuffe.

THÉRÈSE.

Voici la lettre, vous direz que c'est de la part de la sœur Thérèse. Adieu, Monsieur.

ISIDORE.

Comment, adieu ! Est-ce qu'on s'en va si brusquement ; séduisante Thérèse ?

THÉRÈSE.

Monsieur, ce langage...

ISIDORE.
Est celui d'un cœur sensible, que vos charmes, par une sympathie soudaine...

THÉRÈSE,
Ah! ciel, est-ce pour m'insulter?..

ISIDORE.
Moi, insulter la vertu! Au contraire, je l'honore, je la chéris; et la preuve, c'est que je veux me rapprocher d'elle... (*Il veut lui prendre la taille.*)

THÉRÈSE.
C'en est trop; laissez-moi, Monsieur.

ISIDORE, à part.
Ah! les grands airs!... je n'y attendais.

THÉRÈSE, à part.
Allons écrire à madame Aubry. (*Haut.*) Ma lettre...
Rendez-moi ma lettre.

ISIDORE.
La voilà! (*à part.*) Elle ne s'en ira pas.

THÉRÈSE, à part.
Quelle humiliation! O mon Dieu! Si c'est un châtiement, il est bien sévère. (*Elle entre dans le salon à droite.*)

SCÈNE IV.

ISIDORE, seul.
Gage qu'elle reste... Et bien! comment? (*allant à la porte.*) Thérèse, adorable Thérèse! revenez pour me convertir. Elle s'enferme. Allons, il paraît que j'en ai été trop loin; c'est le défaut de ceux qui commencent. Une voiture... Sans doute la charmante Suzanne, ma danseuse, ma bayadère. (*Regardant à la fenêtre.*) Juste, elle descend en négligé élégant. Ah! au moins de ce côté-ci, rien à craindre, grâce à l'envoi de mon collier. Dem! c'est que je m'y suis bien pris; mille écus, c'est spirituel. Aussi suis-je sûr d'un accueil flatteur.

SCÈNE V.

ISIDORE, SUZANNE.

SUZANNE, dehors.
Vite! mon déjeuner, je meurs de faim.

ISIDORE.
Si elle m'invitait.

SUZANNE, *de même.*

Du monde chez moi ? ah ! tant mieux , car je suis d'un triste ! j'ai besoin de me distraire, de ne pas être seule.

ISIDORE.

Comme ça se trouve bien ! ai-je du bonheur ?

SUZANNE, *entrant.*

Que vois-je ? comment ? c'est vous , Monsieur. *(Elle jette son écharpe sur un fauteuil à droite.)*

ISIDORE.

Moi-même, aimable Suzanne, qui me suis empressé...

SUZANNE.

Vous avez eu tort, et je vous trouve bien impertinent.

ISIDORE.

Heim ! plaît-il ?

SUZANNE.

Oui, Monsieur, si j'avais su votre adresse, ma réponse vous aurait, dès ce matin, dispensé de votre visite.

ISIDORE.

O Ciel ! mais quel est mon crime ?

SUZANNE.

Apprenez, Monsieur, que j'ai pu être, par fois, sensible, aux séductions de l'amabilité, jamais aux calculs de l'intérêt.

ISIDORE, *à part.*

Maladroit ! je pouvais être aimé gratis.

SUZANNE.

Apprenez surtout que recevoir des présents est la dernière faveur que je puisse accorder à un homme, et *(le toisant)*, nous n'en sommes pas là... Qu'enfin, Suzanne tient plus à un procédé délicat qu'à un collier, par exemple.

ISIDORE, *à part.*

Aie ! aie !.. *(Haut.)* C'est si peu de chose.

SUZANNE.

Sans doute ; rien que du mépris pour une danseuse, une bagatelle. On calomnie tant l'Opéra ; et c'est du luxe... Il suffirait d'en médire.

ISIDORE.

Me supposer l'intention !... Je vous jure....

SUZANNE.

Je ne crois pas aux sermens.

ISIDORE.

Si vous me laissez vous dire...

SUZANNE.

Des fadaises que je sais par cœur; non, non, pas en ce moment. J'ai la tête remplie d'images si touchantes que m'a retracées la campagne dont j'arrive... Ce pauvre Alfred... (*Elle s'assied dans un fauteuil.*)

ISIDORE.

Alfred!..

SUZANNE.

Oui, un homme qui me fut bien cher, le seul dont j'ai pleuré la trahison!

ISIDORE.

Ah! moi, je serais fidèle: c'est un mérite.

SUZANNE.

J'en doute; car je crois que c'est pour son inconstance que je l'aime encore, surtout depuis qu'il n'est plus.

ISIDORE.

Il n'est plus. Et moi j'existe? c'est un avantage.

SUZANNE.

Au contraire; car lorsque je me rappelle tant d'esprit, de goût, d'extravagance... Ah! tenez, vous ne soutiendriez pas la comparaison même avec son souvenir.

ISIDORE.

Je reste stupéfait, annulé! ma parole d'honneur. C'est une fatalité!..

Air de la Somnambule.

Si chaque femme, ainsi que Diogène,
A ce qu'on dit, cherche un homme à son goût,
De mon côté, dans ma course incertaine,
Je vais cherchant une femme partout,
Que mon ivresse serait vive,
Si les amours à mes pas s'attachaient;
Mais ces dames ont, quand j'arrive,
Toujours trouvé l'homme qu'elles cherchaient.

SUZANNE.

Ah! je vous en prie, pas de lamentations, de jérémiades, Monsieur!... Monsieur!... (*Elle a l'air de chercher.*)

ISIDORE.

Isidore Bonnivet...

SUZANNE, *riant et se levant.*

Bonnivet, c'est cela. Ah! ah! le drôle de nom-

ISIDORE.

Qu'est-ce qu'il a donc de risible; mon nom?... Ce fut celui d'un amiral.

SUZANNE.

Alors, j'aurais ri de l'amiral comme de vous... Et, tenez, à présent que vous m'avez fait rire, ça m'engage à vous rendre justice... car je vous connais; on m'a conté votre histoire... Oui, Virginie, l'une de nos figurantes, qui était premier sujet à Châlons.

ISIDORE.

Bah! cette petite Virginie, qui jouait les Vénus?... Un peu bossue.

SUZANNE, *riant.*

Et de grosses jambes.

ISIDORE.

Que vous a-t-elle dit de moi?

SUZANNE.

Assez de bien... Qu'à Châlons on vous estimait beaucoup, même avant votre héritage... Bon enfant, obligeant, sincère :

Air de Prévillè et Taconnet.

Ces qualités étaient les vôtres;
Quant à l'esprit... ah! dam!...

ISIDORE, *piqué.*

Et mais, je crois

Que j'en avais comme les autres.

SUZANNE, *riant.*

Comme les autres champenois.
Dans vos bons vins, dont la vertu secrète
Fait admirer la Champagne en tout lieu,
L'esprit, dit-on, circule en traits de feu;
Voilà pourquoi, cette dépense faite,
Aux Champenois il en reste si peu. } *bis.*

ISIDORE.

Alors il n'y a pas de ma faute.

SUZANNE.

Aussi, ne vous en fais-je pas un crime. D'ailleurs, l'esprit, qu'est-ce que ça prouve?... Mon premier amant,

l'homme qui me séduisit, qui m'a jetée à l'Opéra, sans lequel je vivrais pauvre, obscure, mais sage; c'était un homme de lettres, plein de talent, de génie, parlant avec une grâce, écrivant avec une onction!... Comme il peignait la vertu, la générosité, tous les bons sentimens!... C'était bien l'être le plus sec et le plus égoïste!... Et quant aux belles manières, j'en suis si lasse, que peut-être, un autre jour, les vôtres m'auraient semblé originales... ça m'aurait changée; vous m'auriez plu.

ISIDORE.

Il serait possible!.. Eh bien!.. essayez encore... Donnez-moi l'espoir que...

SUZANNE.

Du tout, pas d'engagement; c'est bien assez de celui de l'Opéra... Cependant, je ne dis pas qu'un jour... Mais, non; quand je pense au pauvre Alfred... Ah! tenez, partez, quittez-moi, dans votre intérêt même.

ISIDORE.

Mais tout-à-l'heure, vous vous félicitez de n'être pas seule.

SUZANNE.

Je m'en plains maintenant. Ah! je suis comme ça, un vrai baromètre... moins le beau fixe... Allons! qu'attendez-vous?

ISIDORE, à part.

C'est ça:.. renvoyer l'amant et garder le cadeau. (*Haut.*)
Ce que j'attends? Vous le demandez, cruelle! quand mon désespoir!...

SUZANNE, passant à la droite d'Isidore.

Ah! des fureurs, du tragique!... C'est fini, je ne vous aimerai jamais; tout à l'heure je m'en doutais, maintenant j'en suis sûre. Adieu, Monsieur.

ISIDORE, à part.

Adieu... Ce n'est pas mon compte.

SUZANNE.

Je vous ai dit adieu.

ISIDORE, à part.

Comment lui redemander?

SUZANNE:

Eh bien?

ISIDORE.

Eh bien!... puis-je m'arracher ainsi d'un séjour?...

SUZANNE.

Grâce , Monsieur ! j'ai ma migraine...

ISIDORE.

D'un séjour où je laisse...

SUZANNE.

Ah ! oui , un collier , j'oubliais. (*Elle passe près d'une toilette , qui est à gauche , et sur laquelle se trouve une sonnette , et sonne.*)

ISIDORE.

Par exemple !... Croyez-vous que j'ai eu l'idée ?... je voulais dire : où je laisse le bonheur... l'espérance.

SUZANNE , au domestique qui entre.

Le collier d'hier , sur ma toilette , apportez-le à Monsieur...
(*Le domestique sort.*)

ISIDORE.

Le reprendre !.. du tout... Madame , j'en vais... je...

SUZANNE.

Non , non , restez là , mais sans parler ; je ne veux plus rien entendre , ni voir personne... (*Bruit dans le salon.*) Ah ! mon Dieu ! ce bruit !... Il y a donc quelqu'un dans mon salon ?

ISIDORE.

Parbleu ! la religieuse.

SUZANNE.

Plait-il ? Une religieuse !... chez moi... Dans quel but ? Est-ce de la part du curé ?.. Mais non , il ne m'envoie jamais que son bedeau , avec une part de pain béni , parce que je mets un Philippe dans le plat d'argent... Si elle venait me faire de la morale !.. Oh ! comme ce serait amusant ! voilà ma distraction trouvée.

ISIDORE , cherchant à se repatrier.

Oh ! oui , nous ririons bien.

SUZANNE.

Heim !.. vous ? plaît-il ?... Du tout ; raison de plus pour que vous vous en alliez ; votre présence la scandaliserait... et moi-même... (*Regardant sa robe décollée.*) Ah ! mon écharpe ! (*Elle la remet.*) Sachons vite...

SCÈNE VI.

ISIDORE , SUZANNE , THÉRÈSE.

THÉRÈSE , ouvrant la porte , une lettre à la main.
Hâtons-nous maintenant.

SUZANNE.

Ciel ! me trompé-je ? mais non , non... Eh quoi !... c'est vous , sœur Thérèse ! que je suis contente de vous voir ; car après un an , je me disais : elle aura su qui je suis...

THÉRÈSE.

Qui vous êtes ?...

SUZANNE.

Eh ! mon Dieu oui , une danseuse.

THÉRÈSE.

Qu'entends-je ?

ISIDORE , à part.

Elle ne le savait pas !

SUZANNE.

Une pécheresse que le curé de la paroisse a damnée.

AIR : *Faut l'oublier !*

Eloignons-nous ; car , en mon âme ,
L'arrêt qui me ferme les cieux
Jette l'effroi , lorsqu'en ces lieux
Je vois une aussi sainte femme.

THÉRÈSE.

Du curé , bravez le courroux .
En vain ses discours vous flétrissent ;
S'il vous maudit , consolez-vous :
Tous les malheureux vous béussent ,
Rapprochons-nous. (*bis.*)

ISIDORE , à part.

Quel tableau ! l'Eglise et l'Opéra qui se donnent la main !

SUZANNE.

Mais quelle heureuse occasion ?...

THÉRÈSE.

Cette lettre , au bas de laquelle je viens de tracer quelques mots...

SUZANNE.

Et pourquoi ne pas m'attendre ?...

THÉRÈSE.

Ici... Tout à l'heure , un jeune homme m'avait parlé avec un ton , des manières , qu'une femme , même en les méritant , ne devrait jamais avoir à craindre.

SUZANNE.

Un jeune homme!... Mais c'est donc vous, Monsieur?

ISIDORE, à part.

Aie!.. aie!.. (*Bas à Suzanne.*) Pardon, c'est que... j'ignorais... Je l'ai prise... pour une de vos amies.

SUZANNE.

L'excuse est galante... Allez, allez, Monsieur... un peu à l'écart. (*A part.*) Je me suis gré de l'avoir congédié. (*A Thérèse.*) Cette lettre... que je lise... (*Elle lit.*)

THÉRÈSE.

Vous voyez... une jeune fille dans l'indigence, sa mère malade... Les projets de ce propriétaire...

SUZANNE.

Ah! c'est affreux... Que vois-je?... Bonnivet! (*à part.*) encore lui!.. Mais c'est donc un démon que ce jeune homme-là?... (*haut, continuant de lire.*) Ah! pourtant il y met quelque délicatesse... Il n'exige rien...

THÉRÈSE.

Le piège n'en est que plus dangereux... Et puis cette mère souffrante, long temps recueillie chez nous... c'est ainsi que je l'ai connue... maintenant à peine guérie... ses privations, l'inquiétude pour sa fille, tout peut la faire retomber...

SUZANNE.

Oui, sans doute... Il faudrait sur-le-champ... Mais quel embarras! en ce moment, je ne puis disposer de rien.

THÉRÈSE.

Vous serait-il arrivé quelque malheur?

SUZANNE.

Tenez, il faut que je vous dise tout... Un de mes amans... (*se reprenant.*) Pardon, ma sœur, mais moi... j'en ai. Alfred de Sessy avait fait des folies pour moi... depuis une broûille, une rupture... et je n'y pensais plus; lorsqu'il y a deux jours, j'apprends qu'un affreux duel... Pauvre Alfred! il laissait beaucoup de dettes, et pour tout bien une maison de campagne.

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous fait?

SUZANNE.

Telle que je suis, j'ai de l'honneur à ma manière. Ces

dettes, peut-être contractées pour moi, je me suis dit que c'était à moi de les acquitter; et ce matin, je suis allée à la vente de la maison, je l'ai poussée au-delà de sa valeur pour que tous les créanciers de l'ingrat fussent payés, et sa mémoire intacte; je viens de signer le contrat dans l'instant, et je me trouve propriétaire et ruinée.

THÉRÈSE.

Ciel!

SUZANNE.

Argent, bijoux, tout y a passé.

THÉRÈSE.

Je n'insiste plus. Adieu, Madame. (*Elle veut se retirer.*)

SUZANNE.

Oh! non, pas sitôt... Mon Dieu! comment faire?.. J'ai beau chercher....

LE DOMESTIQUE, *apportant un collier, à Isidore.*

Voici, Monsieur.

SUZANNE, *à part.*

Ah! ce collier...

LE DOMESTIQUE.

Quand Madame voudra son déjeuner...

SUZANNE, *à part.*

Ah! j'ai bien le temps. (*Au domestique.*) Plus tard, vous m'y ferez penser. (*A part.*) Si je pouvais... mais m'engager par là!... je réfléchirai après. (*Au domestique.*) Attendez.

ISIDORE, *se disposant à sortir.*

Madame, il me reste à vous exprimer des regrets.

SUZANNE, *à part.*

Allons, voilà qu'il s'en va... quel moyen?... (*Haut.*) Monsieur, vous m'en voulez, n'est-ce pas?

ISIDORE.

Du tout, je reconnais ma faute; je vois que les cadeaux vous blessent... et désormais, plutôt que de vous en offrir... (*Fausse sortie.*)

SUZANNE, *à part.*

Ça tombe bien. (*Haut.*) Sans doute; mais comme vous disiez: votre intention n'était pas...

ISIDORE, *revenant.*

Oh non! ce n'était que pour vous faire penser à moi, quand vous le porteriez... je l'avais choisi exprès... l'o-

pale vous irait si bien... Mais n'en parlons plus... je me retire. (*Autre fausse sortie.*)

SUZANNE.

Vous croyez que l'opale m'irait bien?... Justement, je n'en ai jamais porté... et je ne serais pas fâchée... une idée... un caprice... si j'essayais...

ISIDORE, lui présentant le collier.

Madame...

(*Elle se place devant la glace de la toilette, et essaie le collier.*) *

THÉRÈSE.

AIR : douce Jouvencelle (de Zampa.)

Ici ma présence
Est de trop, je pense.

SUZANNE.

Non, j'y mets grand prix :
Sur cette parure,
Je vous en conjure,
Donnez votre avis.

THÉRÈSE.

Qui ? moi ! je ne puis.

SUZANNE.

Pardon,
Vous le devez : car, dit-on,
Dans la vie,
La folie
A droit aux conseils de la raison.

(*A Isidore.*) Eh bien ?

ISIDORE.

Ravissante... un ange...

SUZANNE, se levant, et repassant au milieu.

Ça vous ferait donc bien plaisir si j'acceptais ?

ISIDORE.

C'est-à-dire, je n'insiste pas, parce que...

SUZANNE.

Allons, je vais voir, j'y songerai ; et, si dans deux heures je ne vous le renvoie pas, c'est que je l'aurai gardé... et vous pourrez revenir.

* Suzanne, Isidore, Thérèse.

ISIDORE.

Dans deux heures! qu'entends-je?... O belle Suzanne!
(*Il veut lui baiser la main.*)

SUZANNE.

Pas encore... Allez, allez.

ISIDORE, *à part, en s'éloignant.*

Dans deux heures!... Je disais aussi... il est impossible que mon collier et moi, l'un portant l'autre... (*Il regarde à sa montre.*) Midi trente-sept minutes... O Suzanne!

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

THÉRÈSE, SUZANNE, LE DOMESTIQUE.

THÉRÈSE, *à part.*

Me rendre témoin!...

SUZANNE, *qui a suivi des yeux Isidore, sautant de joie, et battant des mains.*

Victoire! je le tiens, je le tiens! Oh! ma sœur, que je suis contente. (*Elle redescend à la gauche de Thérèse.*)

THÉRÈSE.

Comment?

SUZANNE.

Vous ne devinez pas?... Et vite, l'adresse que vous me donniez. (*Elle déchire un morceau de la lettre de Thérèse, détache le collier, et donne le tout au domestique.*) Etienne, courez chez le premier bijoutier, le prix qu'on vous offrira, sur-le-champ... là... portez tout. (*Elle lui montre l'adresse indiquée sur le morceau de papier.*) Ne perdez pas une minute.

(*Le domestique sort.*)THÉRÈSE, *confondue.*

Quoi! c'était pour cette bonne action?

SUZANNE.

J'ai sauvé la vertu!

THÉRÈSE.

Ah! tant de bonté... Eh bien! achevez votre ouvrage. Si Louise est arrachée à la misère, il lui reste encore d'autres peines; elle a besoin d'amitié, de conseils: car, la pauvre enfant... si vous saviez... son cœur nourrit une passion sans espoir.

SUZANNE.

Une passion! (*À part.*) Tiens... la sœur qui connaît les termes!

THÉRÈSE.

Promettez-moi de la voir, de la consoler; on souffre tant quand on aime !

SUZANNE, *souriant.*

Mais non... pas toujours... Tenez, vous vous adressez mal; je puis bien rendre des services à l'innocence; mais lui donner des conseils... impossible. Songez à mes exemples. C'est vous bien plutôt, ma sœur, vous seule, qui êtes capable de ramener dans un jeune cœur cette paix profonde que vous conservez sous vos saints habits, et qui m'a fait quelquefois admirer... j'allais dire envier votre bonheur.

THÉRÈSE.

Du bonheur ! moi !...

SUZANNE.

Sans doute... Il y a un an, la première fois que je vous vis, je vous trouvai calme, heureuse.

THÉRÈSE, *avec entraînement.*

Ah ! je ne le connaissais pas.

SUZANNE.

Qui donc ?

THÉRÈSE, *vivement.*

Rien, rien... Adieu, il faut que je vous quitte. (*Fausse sortie.*)

SUZANNE.

Si brusquement ? Que vois-je !... cette émotion !... vous tremblez ?

THÉRÈSE, *très-agitée.*

Ah ! tenez, je suis une malheureuse.

SUZANNE.

Que dites-vous ?

THÉRÈSE

Vous allez me mépriser.

SUZANNE.

Moi ? Où serait donc l'indulgence ? Allons, allons. (*Avec bonté.*) Remettez-vous; ne tremblez pas ainsi, ma sœur, mon amie... Ah ! vous m'avez donné ce titre, j'en réclame les droits... Apprenez-moi tout, que je vous console.

THÉRÈSE.

Je suis si à plaindre ! Croyez-moi, sous la bure, comme sous les riches habits, se cachent quelque fois toutes les passions du monde, l'amour même.

SUZANNE, *surprise.*

L'amour?... (*Se reprenant.*) Eh bien ! au fait... Dieu lui-même ordonne qu'on aime.

THÉRÈSE.

Dieu défend le parjure !... et moi, qui ai prononcé des vœux austères... Savez-vous pourquoi je me hâtais de vous quitter ?

SUZANNE.

Ciel !... Un enlèvement, peut-être.

THÉRÈSE.

Jugez si j'avais tort de vous confier Louise.

Air d'Élva.

Je la laissais triste, pauvre, isolée.
En m'accusant, je me suis dit :
A ses devoirs elle s'est immolée,
Et les miens, mon cœur les trahit.
Cherchons pour elle un appui salutaire ;
Trop heureuse si je pouvais,
Par le bien que j'aurai fait faire,
Expier le mal que je fais !
Par le bien que j'aurai fait faire,
J'expierai le mal que je fais.

SUZANNE.

Ah ! soyez tranquille sur elle ; mais c'est pour vous que je m'inquiète.

THÉRÈSE.

Hélas ! voilà un an que je lutte contre ma destinée. Vaine résistance ! il eût fallu le fuir dès le premier jour. Mais le pouvais-je ? il était mourant.

SUZANNE.

Peut-être un blessé des trois journées ?

THÉRÈSE.

Après deux mois d'alarmes pour sa vie, mes soins la lui avaient conservée ; lorsqu'il me déclara des sentimens que j'éprouvais moi-même, sans oser me les avouer. Que vous dirai-je ? raison, larmes, reproches, rien ne m'a servi... Il est si fougueux, si exalté !... Il a un nom, une famille, des espérances ; tout cela, il voulut me le sacrifier, vendre ses biens, fuir avec moi, me conduire à l'étranger... Que faire ? l'épreuve était cruelle !... J'ai prié Dieu de me donner de la force ; Dieu m'a refusée.

SUZANNE.

Eh bien ?

THÉRÈSE.

Voilà un mois qu'il est parti pour disposer tout. C'est ce matin qu'il revient me chercher.

SUZANNE, *croisant les mains, avec compassion.*

Ah ! ma pauvre sœur, que m'apprenez-vous là ? combien je m'en afflige pour vous !... Car moi, il ne me siérait guère de vous faire de la morale ; mais j'ai sur vous l'avantage d'une triste expérience, et je frémis en lisant dans votre avenir.

THÉRÈSE.

Oh ! moi, qu'importe... pourvu que, lui, il soit heureux.

SUZANNE, *vivement.*

Mais c'est qu'il ne le sera pas.

THÉRÈSE.

Que dites-vous ?

SUZANNE.

Ce que me prouve votre récit. Un tel amour, c'était de la fièvre ; mais cette fièvre, on en guérit. Quand sa passion sera satisfaite, ses premiers transports apaisés ; (et ce moment-là, ma sœur, il arrive bien vite) ; qu'éprouvera-t-il pour vous ? Obligé de cacher son nom, le vôtre, n'ayant plus de position, d'accès nulle part, il vous demandera compte de tout ce que vous lui aurez fait perdre.... En secret, sans doute, par délicatesse, il voudra vous cacher son irritation, ses chagrins. Ménagement inutile ! Vous vous apercevrez que vous faites son malheur, et cette idée - là sera pour vous un supplice.

THÉRÈSE, *avec épouvante.*

Quelle perspective !... Ah ! je m'y crois déjà... Par pitié, par grâce, mon amie, sauvez-moi, sauvez-moi !...

SUZANNE.

Il ne dépend que de vous... du courage.

THÉRÈSE.

Oh ! si je ne craignais que pour moi ! mais lui ! lui ! Si vous saviez ce qui m'a décidée... J'en frémis encore.

SUZANNE.

Quoi donc ? vous m'effrayez.

THÉRÈSE.

Il m'a dit...) Une pause. Suzanne redouble d'attention.)
qu'il se tuerait !

SUZANNE, *souriant involontairement.*

Que cela?... Ah! pardon, j'ai tort de rire... Mais c'est une phrase avec laquelle je suis si familiarisée... Et vous l'avez cru?

THÉRÈSE.

Il aurait voulu me tromper!

SUZANNE.

Oh! je ne dis pas. Les hommes répètent si souvent qu'ils se tueront, qu'ils finissent par se le persuader à eux-mêmes; mais pour l'exécuter, c'est autre chose. Eh! mon dieu! si je vous montrais, je ne sais combien de lettres que je conserve toujours, (ce sont mes archives); toutes d'amans passionnés, qui menaçaient de mourir, si je leur devenais jamais infidèle... ce qui ne les empêche pas aujourd'hui de se porter tous parfaitement bien.

THÉRÈSE, *avec abattement.*

Que dois-je donc faire? car je n'aurai pas la force de lui annoncer moi-même...

SUZANNE.

Eh bien! si je m'en chargeais, pendant que je suis en train?... Car, en un quart-d'heure, je viens de faire plus de morale que je n'en ai pratiqué dans toute ma vie... Voyons, où doit-il vous attendre?

THÉRÈSE.

Près d'ici, à l'hôtel d'Espagne.

SUZANNE.

Et son nom?

THÉRÈSE.

Je ne vous l'ai pas dit?

SUZANNE.

Vous n'avez oublié que cela.

THÉRÈSE.

C'est qu'il me semblait que tout le monde devait le lire là, sur mon front. Jules, comte de Savenay.

SUZANNE.

Oui, je l'ai entendu citer pour ses talens, sa loyauté, sa bravoure. Celui que vous aimez ne pouvait être un homme ordinaire. Allons, je vais lui écrire, le prier de passer chez moi pour l'affaire la plus pressante. (*Elle passe à la droite de Thérèse. Lui tendant la main.*) Des larmes!... Vous souffrez donc bien!...

(*Elle s'assied devant la toilette, et se dispose à écrire.*)

THÉRÈSE.

Je m'y habituerai!... Et, pour commencer, cet anneau... c'était celui de sa mère, un gage qu'il m'avait laissé... (*Avec effort.*) Rendez-le lui.

SUZANNE.

Ma pauvre Thérèse!... Ah! si je vous aimais moins... Mais non, un jour vous vous applaudirez de votre courage. (*Elle écrit.*)

THÉRÈSE.

Ah! dès à présent; car vous ignorez tous les remords que j'éprouvais... Je ne vous ai pas tout dit. Voyez jusqu'où l'amour, la jalousie avaient pu m'aveugler. Ce modèle de vertu, de résignation dans l'infortune, cette jeune Louise...

SUZANNE, *se levant.*

Voilà qui est fait. (*A Thérèse.*) Eh bien ?

THÉRÈSE.

Eh bien, apprenez... (*Suzanne cache sa lettre.*)

LOUISE, *en dehors.*

Il faut que je la voie, que je lui parle!

SUZANNE.

Quel bruit!...

THÉRÈSE.

Cette voix... celle de Louise...

(*Elle s'éloigne vivement.*)

SCENE VIII.

SUZANNE, LOUISE, THÉRÈSE, LE DOMESTIQUE.

LOUISE, *entrant.*

Ma bienfaitrice!... où est-elle?

LE DOMESTIQUE.

La voilà.

LOUISE, *sans voir Thérèse.*

Ah! Madame...

SUZANNE, *l'empêchant de baiser sa main.*

Mon enfant!... que faites-vous?... (*Au domestique.*) Pourquoi lui avoir dit?...

LOUISE.

Il ne voulait pas... je l'ai suivi. Pardon, si ma présence... vous importune...

SUZANNE.

Ah! au contraire ; car vous avez ici plus d'une amie...
Regardez.

LOUISE, *courant à Thérèse.*

Sœur Thérèse!

SUZANNE, *au domestique, qui est au fond.*

Etienne, cette lettre à l'instant... (*Il sort.*)

LOUISE

Ah! je devine, et, maintenant, je puis accepter. Une amie de sœur Thérèse ne peut être que vertueuse.

SUZANNE, *à part, en souriant.*

Bien jugé!

LOUISE.

Car, sœur Thérèse, c'est la vertu et la sagesse même.

SUZANNE, *de même.*

Ce que c'est que la foi!

THÉRÈSE, *à part.*

Je n'ose lever les yeux.

LOUISE, *à Suzanne.*

Madame, il ne me reste plus qu'une prière à vous adresser.

SUZANNE.

Laquelle?

LOUISE.

Ajoutez à votre bienfait, en me permettant de n'en garder que ce qui nous est indispensable, et de m'acquitter en travaillant pour vous.

(*Elle va déposer sur la toilette deux rouleaux de pièces d'or.*) *

THÉRÈSE, *bas à Suzanne.*

Vous l'entendez? Ah! elle vaut mieux que moi!

SUZANNE, *bas à Thérèse.*

Et que moi donc! Mais ce secret...

THÉRÈSE, *bas.*

Plus tard. Je ne puis devant elle...

SUZANNE, *à Louise qui se rapproche.*

Aimable Louise... j'ai idée que votre cœur est en proie à quelque regret.

LOUISE, *confuse.*

Ah! Madame!... Ah! sœur Thérèse, deviez-vous révéler des sentimens dont je rougis? Oui, Madame, il de-

* Louise, Suzanne, Thérèse.

vait m'épouser; le mariage était prêt à se conclure...
Nous étions riches alors.

SUZANNE.

Et c'est parce que vous ne l'êtes plus qu'il vous a abandonnée... Ah! il est indigne de vous!

Non, Madame, ~~non, ne le supposez pas~~; Louise et sa mère avaient disparu, il n'avait plus de leurs nouvelles.

Il est trop vrai. Quand ma mère eut tout perdu, elle chercha une retraite obscure, pour échapper à l'humiliation de déchoir aux yeux de son peuple.

SUZANNE.

Et pourquoi?... S'il vous regrette?

LOUISE.

Hélas! je ne crois pas. Comment lui aurais-je plâ?... Il est si content de son sort.

SUZANNE, à part.

Ah! ça, ils le sont donc tous?

LOUISE.

Alors, moi, simple et sincère, j'en aurais pas fait son bonheur. Mon cœur l'a compris, et maintenant, quand j'entends prononcer son nom, je reste calme et indifférente.

LE DOMESTIQUE, annonçant.

Monsieur de Savigny.

Louise, à part, avec agitation.

Ah!

SUZANNE.

Prenez garde! Docteur.

SUZANNE.

Grand Dieu!

SUZANNE, au domestique.

Dans mon salon, qu'il m'attende un moment.

(A Thérèse.)

Quoi! vous tremblez.

THÉRÈSE.

Moi non.

SUZANNE, à Louise.

Entrez là, mon enfant.

De mes mains, passant dans vos vôtres,

Les Sœurs.

Un voile que je brode ici ,
Par vous sera fini.
Eh bien?...

LOUISE.

Pardon... j'y vais... (à part.) Ainsi
Je pensais à lui.

Ce nom , dont mon cœur a frémi ,
Que prouve-t-il ? hélas ! tant d'autres
Peuvent le porter comme lui !

THÉRÈSE ; *bas à Suzanne.*

Madame , en vous je me confie ,
Vous me répondez de sa vie.

SUZANNE ; *bas.*

Comptez sur moi , je ferai de mon mieux.

THÉRÈSE ; *bas.*

Mais comment éviterez-vous ?

SUZANNE ; *embarrassée.*

Qui est-ce ? c'est vrai... que faire ?... ah ! j'y pense ,
Cet escalier... (à part.) En conscience,

Jusqu'à ce jour , je n'aurais jamais cru

Qu'il pût servir à la vertu.

THÉRÈSE ; *à part.*

Ah ! que mon cœur est combattu !

THÉRÈSE.

Quand j'impose silence

Au seul vœu de mon cœur ,

Dieu , pour ma récompense

De Jule au moins fait le bonheur.

SUZANNE.

Ensemble.

Quel étroit passage !

Se glisse dans mon cœur !

Allons , de l'assurance ,

N'épargnons rien pour son bonheur.

LOUISE.

Soyons mieux en défense

Contre un rêve trompeur ;

Plus de vaine espérance.

Au seul devoir livrons mon cœur.

(Thérèse se dirige vers la porte du salon. Louise vers celle de la chambre à coucher. Suzanne remonte vers celle du fond. Le domestique paraît ; elle fait un signe à Thérèse et à Louise , et sort. — La toile tombe.)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le Théâtre représente un salon richement meublé. Porte au fond.
Deux portes latérales.

SCÈNE PREMIÈRE.

DE SAVENAY, LE DOMESTIQUE.

LE DOMESTIQUE, ouvrant la porte du fond.

Si Monsieur veut entrer ici, Madame le prie d'attendre un moment.

DE SAVENAY,

Il suffît. (*Le domestique sort.*) Madame Aubry? j'ai beau chercher dans mes souvenirs... personne de ce nom. Que peut-on me vouloir?... et par qui a-t-on au le moment où j'arriverais?... Thérèse seule... oui, cette idée m'a fait accourir; car depuis une heure je l'attendais en vain... Attendre! quel supplice! (*Il marche avec impatience.*)

SCÈNE II.

DE SAVENAY, SUZANNE.

SUZANNE, à part, et entrant à droite.

Le voilà! En vérité, je me suis chargée là d'une tâche. Si je sais comment je vais m'y prendre... Enfin essayons toujours; le ciel m'aidera, car c'est pour une bonne action... (*Haut.*) Monsieur.

DE SAVENAY, saluant.

Madame. (*A part.*) J'ai déjà vu ces traits, mais où? Je ne puis me rappeler.

SUZANNE, embarrassée.

Monsieur, la liberté que j'ai prise a peut-être semblé étrange... mais quand vous en apprendrez le motif, veuillez d'abord vous asseoir.

DE SAVENAY.

Pardon, Madame, je ne puis disposer que d'un instant...

un rendez-vous indispensable, et dont l'heure est même déjà passée.

SUZANNE.

Oui, je sais, avec votre sœur Thérèse.

DE SAVENAY, vivement.

Vous la connaissez ? Ah ! Madame, pourquoi ne vient-elle pas ? pourquoi l'ai-je en vain attendue ?

SUZANNE.

J'hésite à vous dire... Monsieur... Du calme, de la raison.

DE SAVENAY, avec émotion.

Ah ! je devine ! elle n'est plus !... Thérèse ! Thérèse !

SUZANNE.

Rassurez-vous : elle vit : elle était ici tout-à-l'heure, elle ne fait que de me quitter.

DE SAVENAY.

Vous quitter ! quand j'arrive... Et pourquoi ?... Est-ce donc moi qu'elle fuit ? Aurait-elle cessé de m'aimer ? Si je le croyais...

SUZANNE.

Vous lui êtes toujours cher, et ce que j'ai à vous dire en sera même une nouvelle preuve.

DE SAVENAY.

Ah ! parlez donc, parlez... ne me tenez plus à cette torture.

SUZANNE.

Si vous m'interrompez sans cesse.

DE SAVENAY.

C'est vrai, Madame. Excusez un malheureux qui, depuis un an, n'a pas eu un instant de repos ; en proie à toutes les craintes, à tous les combats. Mais je ne posséderai je vous écoute. (Il prend un fauteuil à droite.)

SUZANNE, à part, après s'être assise.

Allons, voilà un premier emportement de passé, c'est toujours cela. (Haut.) Mon intéressante sœur, votre Thérèse, apprécie vivement votre amour et tous les sacrifices que vous voulez faire pour elle. Vous le dirai-je ?... elle craint d'en abuser. Sa générosité s'oppose à la vôtre ; et son cœur le plus cher, le seul digne de vous d'eux, que vous ne pourriez tromper, sans la lier à des regrets éternels, ce serait de vous voir renoncer à un projet...

DE SAVENAY, se levant avec précipitation.

Il suffit, Madame, cette fois je vous ai comprise...
Adieu.

SUZANNE, l'arrêtant.

Où courez-vous ?

DE SAVENAY.

Après d'elle. Elle me verra.

SUZANNE.

Et voilà ce qu'il faut lui épargner... votre présence l'ac-
cablerait. Elle vous supplie de ménager sa faiblesse.

DE SAVENAY, avec une émotion concentrée.

Ah ! elle refuse de me voir.

SUZANNE.

Il y va de son repos.

DE SAVENAY, de même.

Elle refuse de me voir !... (Souriant avec amertume.)
Eh bien ! soit, elle sera obéie.

SUZANNE, à part.

Ce sourire ! il m'effraye !... O mon Dieu ! encore une
colère, et je serais tranquille.

DE SAVENAY.

Dites-lui du moins, et ce sont mes paroles d'adieu ; dites-
lui, Madame, qu'avant peu, je l'aurai pour jamais affran-
chie de la crainte de me voir paraître à ses regards.

SUZANNE, avec effroi.

Ah ! Monsieur ! je vous comprends à mon tour. Eh bien !
je dis alors que c'est vous qui ne l'aimez pas.

DE SAVENAY, s'emportant par degrés.

Je ne l'aime pas !... moi, qui pendant un an, l'ai pour-
suivie, à toute heure, en tout lieu, sans relâche ; le jour,
épaulant chacun de ses pas, la nuit, venant veiller sous ses
fenêtres, pour l'entrevoir de loïn. On ose dire que je ne
l'aime pas !...

SUZANNE, à part.

Bien ! très-bien ! Voilà que ça lui reprend. (Haut.) S'il
était vrai, voudriez-vous lui porter le coup le plus
cruel ?...

DE SAVENAY.

Et celui dont elle me frappe, a-t-elle daigné y réflé-
chir ? a-t-elle eu pitié de mon sort ? Cœur froid ! femme
insensible et changeante !

SUZANNE, à part.

Des injures... Encore mieux ! À présent j'espère. (*Haut.*) Il faut pourtant que vous me juriez de ne pas attenter à vos jours ; je lui en ai fait la promesse ; et si j'y manque , comment oserai-je la revoir ? Elle reste sans amie , sans consolatrice.

DE SAVENAY.

Eh bien ! consolez-la... qu'à cela ne tienne. Je n'étais attaché à la vie que par un lien ; le voilà brisé ! Qu'importe qu'on enchaîne mon bras ?... Je m'en fie à ma douleur.

SUZANNE, à part.

Moi aussi : nous avons du temps. (*Haut.*) J'ai encore à m'acquitter d'un dernier soin , et cet anneau qu'elle m'a chargé de vous remettre...

DE SAVENAY, d'un ton solennel.

Le reprendre ! moi ! jamais ! le don de cet anneau avait scellé notre union. Il en était la seule, mais l'inviolable garantie. Les existences peuvent être séparées ; mais rien ne délie les cœurs. Qu'elle conserve ce gage , pour se rappeler qu'elle est toujours ma fiancée ; que si j'ai renoncé à une main qui repousse la mienne, mon sacrifice ne s'étend pas au-delà ; que je conserve toujours les mêmes droits sur chacune de ses pensées, sur les rêves de son sommeil, sur toute son âme... (*Avec une exaltation croissante.*) Ah ! si cette âme avait répondu à la mienne !... Si elle avait senti comme moi tout ce qu'il y aurait eu de charme et de poésie dans l'avenir qui s'ouvrirait à nous ! se faire une vie à part , une solitude de réprobation au milieu du monde ; braver le vulgaire , recevoir ses mépris qu'il est si doux de lui renvoyer ; jouir d'une faute commune , comme d'un lien nouveau pour s'enchaîner de plus près... Ah ! voilà ce qui enflammait mon imagination, voilà ce que ne donnent ni les convenances factices, ni les mesquins usages dont nous enlace une société monotone !... Tel était en un mot mon vœu, mon espoir ; le prestige qui m'enthousiasmait, l'illusion de bonheur qu'elle avait promis de réaliser, et qu'un pusillanime scrupule vient d'effacer sans retour.

SUZANNE, à part, avec un mélange d'ironie et d'intérêt.

Oh ! la tête !... Pauvre jeune homme ! je ne puis pourtant pas le laisser partir dans cet état-là... Sa folie même intéresse à lui. (*Haut.* Me sera-t-il permis d'être sincère ?... Tenez, Monsieur, d'après vos paroles, ce que

vous regrettez, ce n'est pas Phérèse, c'est le rêve, c'est la séduisante chimère de votre esprit...

DE SAVENAY, surpris.

Que voulez-vous dire ?

SUZANNE.

Ah ! bien des choses... Mais dans la bouche d'une femme elles auraient si peu de poids ! Ce serait moi maintenant que vous ne jugeriez pas à la hauteur de vos idées.

DE SAVENAY.

Madame... une telle supposition... Expliquez-vous.

SUZANNE.

En ce cas, Monsieur, je vous soumettrai, non pas des réflexions philosophiques... cela sort de ma sphère... mais une simple observation, une remarque faite avec des yeux de femme ; c'est assez vous dire qu'elle ne vise pas à la profondeur. Depuis quelque temps, il m'a semblé voir que, dans les livres, dans les journaux, au théâtre, il y avait une sorte de parti pris, de mot d'ordre donné, pour proscrire tout ce qui est vrai, simple, naturel, conforme aux habitudes du cœur et de la société ; et de faire valoir, au contraire, de prôner comme une faculté supérieure, comme une seconde vue, ou un sixième sens plus parfait que les autres, un certain goût d'exagération, de sentimens forcés, exceptionnels enfin, de tout ce qui ne ressemble à rien, et qu'on ne rencontre nulle part. Ceux qui ont inventé ce beau système, n'ont garde de s'en embarrasser dans la pratique... Ils vivent très-bien de la vie réelle, prenant leur plaisir là où l'on s'amuse ; fers-à-avantages, là où on fait son chemin ; s'accommodant volontiers de tout ce qui est commode, et ayant soin d'économiser sur leur conduite l'exaltation qu'ils mettent dans leurs écrits. Et savez-vous contre qui cela tourne ?... Contre un jeune homme à l'esprit noble, ardent, crédele comme tout ce qui est généreux, et dont ces impressions fausses égarent quelquefois le jugement.

DE SAVENAY, frappé.

Qu'entends-je ?

SUZANNE.

Air d'Aristippe.

Dans son délire, esclave fanatique

De trompeuses séductions,

Il va cherchant ce monde fantastique,

Semé d'erreurs, peuplé d'illusions,

Où tout est neuf, goût, mœurs, opinions,
Et quand il court, par un chemin semblable,
Vers un bonheur qui n'a jamais été,
Il ne voit pas le bonheur véritable,
Qu'il a peut-être à son côté.

DE SAVENAY.

Ah! Madame, que ne vous ai-je connue plutôt!

LE DOMESTIQUE, *entrant.*

Faut-il servir le déjeuner de Madame?

SUZANNE.

Monsieur... me permettez-vous?... ce matin, occupée de vous, de Thérèse, je n'ai encore rien pris.

DE SAVENAY, *voulant se retirer.*

Pardón, Madame; combien je me reprocherais!

SUZANNE.

Oui, de partir; car ce serait me faire sentir mon impolitesse. Et... j'y pense... Vous-même, arrivant de voyage, dans le trouble et l'agitation, vous êtes sans doute comme moi... Cela se trouve bien. (*Au domestique.*) Deux couverts.(*Il sort et rentre aussitôt avec un autre domestique, ils apportent une table chargée de deux couverts.*)

DE SAVENAY.

En ce moment... il me serait impossible.

SUZANNE.

Pourquoi donc?... Eh bien! voilà encore de ces exagérations dont je parlais. Sans doute dans la vie pratique et romanesque, on ne déjeûne pas... Mais la pratique est bien plus prosaïque; et il se trouve nécessairement dans la journée une heure mortelle au roman, où l'homme n'est et où le héros s'évanouit... Allons, essayez-vous là. (*Il se place à la table qui est à droite.*) Nous parlerons d'elle.

DE SAVENAY.

Ah! oui... parlons-en beaucoup, Madame. (*Il s'assied.*) Qu'elle est heureuse d'avoir une amie telle que vous. Car je le devine, vous devez être cette femme excellente dont elle m'a si souvent conté les bienfaits.

SUZANNE.

Monsieur...

DE SAVENAY.

Et quelle merveille, de rencontrer tant d'amabilité unie à tant de vertus!...

SUZANNE, *à part.*

Ils ont tous la rage de me croire vertueuse ; c'est impatientant !

DE SAVENAY.

Il me semblait bien aussi que vos traits ne m'étaient pas inconnus. C'est sans doute près d'elle que je vous aurai vue... dans les églises où je suivais ses pas ?

SUZANNE.

J'en doute... on ne me voit guères dans les églises.

DE SAVENAY.

Apparemment à une soirée, à un bal peut-être ?

SUZANNE

J'en doute encore... Je vais peu dans le grand monde ; c'est le grand monde qui vient chez moi. (*Lui versant à boire.*) Ah ça ! je vous mets à mon régime : le matin, on m'ordonne de la tisane de Champagne.

DE SAVENAY, *voulant l'arrêter.*

Je craindrais que ma raison troublée...

SUZANNE, *d'un ton enjoué.*

Eh bien ! n'osez-vous la risquer avec moi ? Et pour me tenir compagnie ?... Ah ! cela n'est pas galant.

DE SAVENAY, *buvant.*

Le moyen de vous résister ?... Aussi bien, j'ai à cœur de réparer la fâcheuse impression que j'ai dû produire sur votre esprit. Car, n'est-ce pas, Madame, j'ai dû vous paraître bien ridicule ?

SUZANNE, *gaiment.*

Mais oui, assez.

DE SAVENAY.

Et maintenant ?

SUZANNE.

Ah ! je ne suis pas obligée de vous faire mes confidences.

DE SAVENAY, *un peu humilié.*

Vous taire, c'est en dire assez.

SUZANNE.

Entendons-nous, Monsieur ; quand une femme hésite à répondre en pareil cas, son silence est rarement de mauvais augure.

DE SAVENAY.

Ah ! j'aurais donc l'espoir de vous faire oublier mes extravagances. Ce n'est pas amour propre, et pourtant j'y

tiens, mais beaucoup... car, tout-à-l'heure, quand vous me les avez montrées dans leur vrai point de vue, vous l'avouerez-je? j'étais si honteux de moi-même, il me prenait un tel découragement...

SUZANNE.

Eh bien ?

DE SAVENAY, *d'un ton confidentiel et avec gaieté.*
J'ai eu l'idée de me sauver de vous, de prendre la fuite.

SUZANNE.

C'eût été joli! Est-ce qu'il faut passer ainsi d'un extrême à l'autre?

DE SAVENAY.

Que voulez-vous? un premier mouvement...

SUZANNE.

Prenez-y garde... des premiers mouvemens, je soupçonne que vous en avez beaucoup. Chez les femmes, cela s'appellerait du caprice.

DE SAVENAY.

Vous ne me croirez pas... mais vrai, Madame, je n'ai pas toujours été ainsi. A vingt ans, ma mère, devinant mon penchant à l'exaltation, m'avait préparé un mariage qui m'aurait rendu heureux. Cet avenir me souriait; j'étais raisonnable alors... je passais même pour gai.

SUZANNE, *lui versant à boire.*

Buvons donc au retour de cette gaiété précieuse.

DE SAVENAY, *buvant.*

Volontiers. (*Il boit.*) Quel titre vous aurez à ma reconnaissance!... m'arracher ainsi à ma frénésie, à des tourmens, à des ennuis sans fin! Que c'est charitable à vous!...

SUZANNE, *riant, et jetant la serviette sur la table.*

Oui, la charité avec du Champagne.

DE SAVENAY, *de même, se rapprochant.*

Ah! dites mieux, avec cette gaiété si persuasive, cette voix si pénétrante, ce regard!..

SUZANNE.

Doucement! voilà que nous ne parlons plus d'elle.

DE SAVENAY.

De qui donc?

SUZANNE.

De Thérèse.

DE SAVENAY.

Eh bien ! tenez, j'y pensais.

SUZANNE, à part.

Ça n'y ressemblait guère.

DE SAVENAY.

Je me disais : Je suis donc destiné à tout lui devoir.
Autrefois, elle m'a sauvé la vie, et, en ce moment, c'est
grâce à elle que je me trouve en votre présence.

(Il rapproche son fauteuil.)

SUZANNE.

Vous êtes donc plus calme ?

DE SAVENAY, avec abandon.

Calme !... Oh ! non ! mais mieux encore... Je ne sais
ce que j'éprouve, mais je crois sortir d'un tombeau...
l'horizon s'entr'ouvre, s'éclaircit ; je respire, je renais.

SUZANNE.

En sorte que maintenant pour lui prouver que j'ai rem-
pli ma promesse, que vous la rendez à elle-même, sans
arrière pensée, sans désespoir, si je voulais vous remettre
cet anneau...

DE SAVENAY, l'arrêtant.

Je vous supplierais d'attendre encore.

SUZANNE, se levant et prenant la gauche du théâtre.
Plait-il ? est-ce que nous allons recommencer ?

DE SAVENAY, se levant.

Air d'Aristippe.

Rassurez-vous ; non, la raison m'engage

À réclamer de vous cette faveur.

Cet anneau dut être le gage

Que j'offrirais à celle dont mon cœur

Dans l'avenir attendrait le bonheur.

Puis-je à présent... Ah ! je serais coupable,

Et vos conseils m'auraient mal profité,

Chercher ailleurs un bonheur véritable,

Quand je le vois à mon côté ?

(Il tombe à ses genoux.)

SUZANNE.

Que faites-vous ?

SCÈNE III.

SUZANNE, DE SAVENAY, ISIDORE.

ISIDORE, *entrant sa montre à la main.*Deux heures trente-sept minutes... (*Il aperçoit de Savenay aux pieds de Suzanne.*) Que vois-je!...(*Dans sa stupéfaction, il laisse tomber sa montre.*)DE SAVENAY, *se relevant vivement.*

Ciel! quelqu'un...

SUZANNE, *à part.*

Isidore!... Ah! ma foi, je l'avais oublié.

ISIDORE.

Quel tableau! les bras m'en sont tombés de stupéfaction... et ma montre aussi. (*Il ramasse sa montre, descend la scène à droite, et la pose sur une table.*) Ah! Madame!...

DE SAVENAY.

Monsieur, c'est moi seul... une inconséquence... Madame est innocente...

ISIDORE.

Joliment!

DE SAVENAY.

Et si vous êtes son mari...

ISIDORE.

Du tout, Monsieur... Madame n'a pas de mari.

DE SAVENAY.

Veuve! quel bonheur!

ISIDORE.

Qu'est-ce qu'il dit donc?

DE SAVENAY, *bas à Suzanne.*

Madame, je vous ai compromise, mais je puis réparer...

SUZANNE.

Monsieur...

ISIDORE, *à part.*Ils se parlent bas encore!... (*Haut et passant au milieu.*) Ah! perfide! après les espérances que vous m'aviez données, les promesses que vous m'aviez faites...DE SAVENAY, *le prenant par la main qu'il serre très-fort, à voix basse.*

Monsieur, Monsieur, pas de bruit ici, de grâce... Je sors, nous nous expliquerons ailleurs... Voici ma carte.

ISIDORE, *dégageant son bras.*

Aie ! aie !

DE SAVENAY, *saluant Suzanne.*

Madame... (*Au fond, en sortant.*) Veuve!

SCÈNE IV.

SUZANNE, ISIDORE.

ISIDORE, *après un silence, croisant ses bras.*

Eh bien ! eh bien ! Madame ?...

SUZANNE, *le contrefaisant.*

Eh bien ! eh bien ! Monsieur ?...

ISIDORE.

Quel est ce jeune homme qui a manqué me déboiter le poignet ? et qu'est-ce qu'il veut que je fasse de sa carte ?

SUZANNE.

Sa carte !... Il vous l'a remise ? Quel bonheur !

ISIDORE.

Je ne vois pas ce qu'il y a d'heureux à savoir qu'il s'appelle... (*Il lit.*) Jules de Savenay.

SUZANNE.

Vous ne concevez donc pas ? Il veut se battre avec vous, il veut vous tuer. Ah ! je suis d'une joie !...

ISIDORE.

Merci !

SUZANNE.

Oh ! non, je lui défendrai ; mais c'est la preuve qu'il est jaloux, qu'il m'aime réellement.

ISIDORE.

Quoi ! vous l'aimez donc aussi ?

SUZANNE.

Je n'en suis pas sûre ; mais ça y ressemble.

ISIDORE.

Et moi, perfide ?

SUZANNE.

Vous ?... Ah ! oui, ce collier, je ne vous le rendrai pas... je ne l'ai plus ; mais la valeur... mon billet, une hypothèque sur ma maison...

ISIDORE.

Il s'agit bien de cela. Ce que je voulais, c'est votre tendresse qui m'est échue depuis un quart-d'heure.

SUZANNE.

Ma tendresse...! Ah! je vous ai prévenu. Là-dessus, pas d'hypothèque.

ISIDORE.

Alors pourquoi m'avoir trompé ce matin?

SUZANNE.

Ce matin, j'étais sincère, et je le suis à présent.

ISIDORE.

Ah! Suzanne, vous me faites bien de la peine! Car ce n'est plus, comme auparavant, votre beauté seule qui me séduit, c'est votre esprit, surtout votre bon cœur... Oui, je sais tout.

SUZANNE.

Quoi donc?

ISIDORE.

Tantôt, en m'en allant, j'ai vu votre domestique entrer chez un bijoutier, de là, dans ma maison, chez la mère de Louise; et puis, pendant que j'étais dans mon salon, à compter toutes les minutes, toutes les secondes avec une impatience!... Ah! mon cœur les battait aussi fort que ma pendule!... Voilà cette mère qui arrive, qui m'apporte trois termes avec un air d'indignation, et comme je refusais.....

SUZANNE.

Vous refusiez?...

ISIDORE.

Parbleu! j'avais deviné, et j'irai peut-être me payer mes loyers à moi-même. Ah! Suzanne, que j'étais un affreux mauvais sujet, et vous un ange! Le voilà, ce collier; je l'ai racheté; je vous le rapportais, et, en même temps, pour expier mes torts, je venais vous dire: Suzanne, je suis riche, cette mère, cette jeune Louise, je les ai offensées, elles n'accepteront rien de moi... mais voilà de l'or, vas, prends... Pardon du tutoiement: il était les trente-sept minutes; enfin je voulais m'entendre avec vous pour une pension, une dot, tout ce que votre cœur vous eût conseillé.

SUZANNE, touchée.

Ah! Isidore, c'est bien, c'est très-bien, et ce trait-là me prouve que vous valez encore mieux que je ne l'avais pensé; aussi mon estime et mon amitié vous appartiendront toujours.

ISIDORE.

Votre amitié!... je n'en veux pas, je la méprise! je la foule aux pieds!... C'est votre amour qu'il me faut : avec lui, je deviendrai parfait; sans lui, je serai un infâme, un séducteur, un coquin! Suzanne... Aimez-moi, ne rejetez pas une existence d'homme.

SUZANNE.

Enfant que vous êtes... Avec le temps cela se calmera.

ISIDORE.

Croyez-vous?... Au moins, si vous me donniez votre main à baiser...

SUZANNE.

Ah! s'il ne faut que cela... Tenez, c'est mon adieu.

ISIDORE, *lui baisant la main.*

O délice! Eh bien! ça ne se calme pas du tout... au contraire.

SUZANNE.

Laissez-moi, et ne revénez que comme un ami.

(Elle sort à gauche.)

SCÈNE V.

ISIDORE, *la poursuivant.*

Suzanne, prends - y garde, tu me feras faire un coup de désespoir... je renoncerais au monde comme sœur Thérèse... Suzanne! je me ferai trapiste!... Elle ne m'entend pas. J'en gagnerai une maladie, c'est sûr... un amour rentré!... Et ma pauvre montre... *(Il la reprend.)* elle ne va plus; c'est le grand ressort qui est cassé... Là! tous les malheurs à la fois... Je perds du même coup celle que j'aime, et mon grand ressort... O jalousie! penser qu'ils étaient là tous deux... Un déjeuner! celui que j'espérais pour moi... L'écharpe de Suzanne!... c'est donc là qu'elle s'est assise. *(Il s'assied à la place de Suzanne.)*

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Tout me rappelle ma disgrâce,
Et rien ne peut me détacher.
Son verre... Je touche la place
Où ses lèvres ont dû toucher.
Dans quel trouble mon esprit flotte!

(*Il boit.*) C'est du Champagne ! Ah ! j'ai frémi !
Faut-il , hélas ! se voir ainsi
Trahi par un compatriote !

SCÈNE VI.

THÉRÈSE , LOUISE , ISIDORE.

LOUISE.

Oui , ma sœur , c'est lui , c'est bien lui ; je l'ai reconnu
par une fenêtre.

THÉRÈSE.

Et c'est pour cela que , sans moi , vous vous sauviez ?

ISIDORE , *à part.*

Que vois-je ? mes deux autres. (*Il se lève.*)

LOUISE.

Dam ! je ne pouvais plus retenir mes larmes , et je ne
veux pleurer que devant ma mère.

THÉRÈSE.

Dites-moi. De loin , vous semblait-il calme ?

LOUISE.

Du tout ; il marchait vivement , avec agitation.

THÉRÈSE , *à part.*

Je tremble !

LOUISE.

Deux fois il s'est retourné pour jeter les yeux sur cet
appartement.

THÉRÈSE.

Avec un air de désespoir ?

LOUISE.

Au contraire : c'était comme de la joie , du bonheur.

THÉRÈSE , *vivement et avec amertume.*

Quoi ! déjà ?

LOUISE.

Oui , au point qu'un moment , je croyais , pardon de ma
folie , qu'il m'avait entrevue , et que c'est là ce qui lui faisait
plaisir.

THÉRÈSE , *à part , avec une douleur plus marquée.*

Ah ! mon dieu !

ISIDORE , *à part.*

Ah ça ! mais , de qui parlent-elles ?

LOUISE.

Ma sœur, comment se trouve-t-il ici à la même heure que moi? Vous le saviez sans doute. C'est votre ouvrage.

THÉRÈSE.

Et quand il serait vrai. Votre main ne fut-elle pas destinée, votre cœur n'appartient-il pas encore à... (*Avec effort.*)
M. de Savenay.

ISIDORE, regardant la carte de Savenay.

Jules de Savenay! l'homme à la carte!... (*Haut, avançant.*) Ah! ma sœur, ah! mademoiselle Louise, qu'est-ce que j'apprends-là?

LOUISE.

Ciel!... Monsieur, que me voulez-vous?

ISIDORE, venant se placer entre elles.

D'abord, et avant tout, vous demander pardon, Mademoiselle; ainsi qu'à vous, femme excellente. Je vous ai manqué à toutes deux, j'étais un misérable; mais allez, j'en suis bien puni.

THÉRÈSE.

Comment?

ISIDORE.

Suffit... Ne parlons que d'elle, de son amour pour ce M. Jules de Savenay. Ah! il devait l'épouser; alors qu'il tienne sa parole, et pour l'y contraindre, disposez de moi. Faut-il de l'argent, des démarches, un procès? je m'en charge. Faut-il nous battre ensemble? je me battraï, je le tueraï, pour qu'il soit votre mari.

LOUISE.

Le contraindre!... Ah! s'il m'a oubliée, je renonce à lui, je le fuirai; qu'il soit heureux avec une autre.

ISIDORE.

Avec une autre! par exemple! c'est justement là ce qu'il ne faut pas. Au contraire, Mademoiselle, je vous en prie, cherchez-le, voyez-le, reprenez-le... ça vous sera facile, vous êtes si jolie, si aimable!... ma foi, autant que mademoiselle Suzanne, et peut-être vous l'emporterez.

LOUISE.

Sur qui?

THÉRÈSE.

Que voulez-vous dire?

Les Sœurs.

DE SAYENAY , en dehors.

Va, cours... cette lettre à ta maîtresse; dis-lui que j'attends sa réponse.

THÉRÈSE. *Elle remonte le théâtre.*

C'est lui!

LOUISE, *courant se jeter dans les bras de Thérèse.*

Ah! ma sœur...

ISIDORE.

Là, tout de suite... A-t-il de l'impatience! il ne donne pas seulement le temps de se reconnaître.

THÉRÈSE, *très-émue.*

Laissez-moi seule avec lui. (*A Louise.*) Mon enfant, retournez chez votre mère. (*A Isidore*) Monsieur, j'en crois votre repentir, je vous la confie.

ISIDORE.

Oh! ne craignez rien... à présent, me voilà vertueux. (*A part.*) Et je reviens tout de suite, parce que je suis aussi pressé que lui. (*Haut.*) Allons, Mademoiselle...

LOUISE.

Mais, s'il nous voit...

THÉRÈSE, *montrant le boudoir à droite.*

Non, par cet escalier.

LOUISE, *à Thérèse.*

Qu'allez-vous faire?

THÉRÈSE.

M'occuper de vous.

ISIDORE, *à part.*

Et de moi! O Dieu! inspire-là. (*Louise sort, il la suit, et repasse aussitôt la tête par la porte.*) Ma sœur, de l'éloquence, et surtout de l'ouïction; je vous recommande l'ouïction. (*Il ferme la porte.*)

SCENE VII.

THÉRÈSE, *seule.*

Ai-je bien compris?... lui... un autre amour!

Air de l'Angelus.

Eh quoi? ne le voulais-je pas?

N'a-t-il pas raison, s'il m'oublie?

Ah! je le sens à mes combats,

A ma secrète jalousie,

Je suis encor bien mal-guéric.
Lorsqu'à notre coupable ardeur,
Je priais Dieu de le soustraire,
Je ne croyais pas que son cœur
Exaucât sitôt ma prière.

SCÈNE VIII.

DE SAVENAY, THÉRÈSE.

DE SAVENAY, *entrant par le fond.*

Pas encore de réponse... Ah! je n'y tiens plus; il faut que je la voie. (*Voyant Thérèse.*) Ciel! Thérèse.

THÉRÈSE.

Comment, Jules, vous n'approchez pas? Vos yeux se détournent. (*Avec espoir.*) Eh! quoi, seriez-vous irrité de mes refus?

DE SAVENAY.

Irrité! puis-je l'être?

THÉRÈSE, *avec douleur.*

J'entends... vous m'en savez gré, au contraire.

DE SAVENAY.

Devez-vous le penser? mais le souvenir de mes torts envers vous... Combien j'étais ingrat, cruel; que de peines, de tourmens, je vous ai causés!

THÉRÈSE, *à part.*

Il se les reproche, il ne m'aime plus du tout. (*Haut.*) Il suffit, Jules... que votre cœur vous les pardonne... Quant à moi, vous le savez trop... vous n'avez pas besoin de mon pardon.

DE SAVENAY.

Quoi mon amie! vous daigneriez?...

THÉRÈSE.

Oui, votre amie; je le suis encore, n'est-ce pas? Voilà le titre que je voulais de vous, celui qui marquera toujours la place que je tiens à conserver dans votre cœur.

DE SAVENAY.

Ah! toujours, toujours... que vos conseils me servent de loi; devenez mon guide, l'arbitre absolue de mes sentimens, de toutes mes actions.

THÉRÈSE.

Allons... du moins ja vous inspire encore... de la confiance.

DE SAVENAY.

Et qui vous refuserait la sienne?... Vous avez tant de raison, tant de calme! les passions prennent sur vous si peu d'empire!...

THÉRÈSE, avec amertume.

Vous trouvez!... Ah! Jules!...

DE SAVENAY.

Ce soupir!... grand dieu!... Chère Thérèse... regretteriez-vous?... s'il était vrai... Ah! plutôt ma vie entière... parlez, elle est à vous.

THÉRÈSE, avec un transport de joie.

Quoi, vraiment? ce mot là... ah! qu'il m'a fait de bien! Jules, maintenant, tu es qu'ête avec moi.

AIR : Simple soldat.

Non, mon ami, je n'ai point de regrets;
Rassurez-vous; que cette idée affreuse,
De vos beaux jours, n'altère point la paix.
Je suis tranquille, (avec effort) et je crois même heureuse;
Dans le devoir où l'on fut appelé,
Lorsque l'on rentre, (solemnellement) et pour toute la vie,
Au fond du cœur, tôt ou tard consolé,
On doit sentir ce que sent l'exilé
Qui rentre au sein de sa patrie.

Et, tenez, pour vous le prouver mieux, ce droit de conseil, que vous venez de placer dans mes attributions, si je le réclamais, si je l'exerçais dès à présent?

DE SAVENAY.

Expliquez-vous.

THÉRÈSE.

Si je vous disais: Jules, il est temps de faire des passions orageuses, de vous soustraire au délire de votre imagination; c'est dans un amour pur et légitime qu'il faut vous chercher un abri, dans une union formée par la raison, par toutes les convenances.

DE SAVENAY.

Quoi! c'est vous qui me proposez?...

THÉRÈSE.

L'épouse dont les charmes, les qualités peuvent seuls vous rendre heureux; et vous n'en douterez plus; quand je vous l'aurai nommée.

DE SAVENAY.

Ah! je la devine, et mon cœur, d'accord avec le vôtre...

THÉRÈSE.

Comment?

DE SAVENAY.

Oui, forcé de renoncer à vous, je ne pouvais guérir d'une passion que par une autre; et tout-à-l'heure, frappé de cette idée...

THÉRÈSE.

Qu'avez-vous fait?

DE SAVENAY.

Je viens, pour m'arracher à moi-même...

SCÈNE IX.

SUZANNE, *entrant à gauche*, DE SAVENAY, THÉRÈSE.SUZANNE, *très-émue, une lettre à la main.*Pardou, Monsieur, je vous ai fait attendre; mais ce que j'ai lu m'avait si fort troublée... étonnée, veux-je dire...
(*Apercevant Thérèse.*) Que vois-je! sœur Thérèse...THÉRÈSE, *avec un ton de reproche.*

Moi-même, qui dois vous rendre grâce... car j'entrevois que vous tenez plus que vous ne m'aviez promis,

SUZANNE.

Ma sœur...

DE SAVENAY, *à Suzanne.*

Ah! Madame, vous pouvez parler devant elle; j'allais lui révéler...

SUZANNE.

Un égarement de plus. (*Passant au milieu, avec un badinage affecté.*) Oui, ma sœur, je m'étais chargé de le rendre raisonnable, et je commence à voir que l'entreprise...
(*Un soupir, et aussitôt un sourire.*) est plus difficile pour moi, que je ne supposais. (*A de Savenay.*) En vérité, Monsieur, n'est-ce pas là un de ces premiers mouvemens, un de ces caprices dont je parlais ce matin?

DE SAVENAY.

Pouvez-vous appeler ainsi le vœu le plus légitime?

SUZANNE.

M'offrir votre main, sans me connaître!

THÉRÈSE, à part.

C'est bien elle.

DE SAVENAY.

Une amie de Thérèse...

SUZANNE.

Sœur Thérèse est si indulgente! elle peut bien avoir une amie qui ne soit pas très-digne d'elle. N'est-ce pas, ma sœur?

THÉRÈSE.

Madame!...

SUZANNE.

Que ne lui disiez-vous qui j'étais? Vous m'auriez épargné cela.

DE SAVENAY.

Quel mystère!

SUZANNE.

Oui, Monsieur... Tantôt, vous cherchiez où vous m'aviez vue... eh bien! je vais vous l'apprendre... À l'Opéra... et non pas entre toutes ces grandes dames qui ne figurent que comme spectatrices.... Non, Monsieur, non, sur le théâtre...

DE SAVENAY.

Ah! je me rappelle... Suzanne...

SUZANNE, avec une gaieté forcée.

Suzanne Aubry, ou, si vous l'aimez mieux, Flore, Clary, Nina, vous avez du choix... (Un silence.) Ah! dam! cela vous donne à réfléchir... Pour moi, il y a long-temps que je n'y réfléchis plus.

THÉRÈSE, courant à elle.

Mon amie, pourquoi cet injuste mépris de vous-même?

DE SAVENAY.

Elle a raison... et tout ce qu'elle m'a dit de vous, tout ce que j'ai vu aujourd'hui... Si vous n'étiez que belle, brillante de grâces et d'esprit... mais que de qualités bien supérieures!...

SUZANNE.

Quant à cette lettre, qu'il n'en soit plus question.... Tenez, ma sœur, à votre tour, soyez raisonnable pour moi... (Avec effort.) déchirez-la.

DE SAVENAY.

Thérèse, qui, tout-à-l'heure encore, m'exhortait à former cette union...

THÉRÈSE, à part.

Ciel!

SUZANNE.

Qu'entends-je ?

DE SAVENAY.

Elle qui m'assurait que c'était, pour moi, le plus sûr, le seul espoir de bonheur !

(Il se laisse tomber sur un fauteuil, et paraît plongé dans ses réflexions.)

THÉRÈSE, à part.

Que je souffre !

SUZANNE, à part.

Que je suis heureuse ! (*Haut.*) Quoi, mon amie, tant de générosité !... C'était de moi que vous lui parliez ainsi ?

THÉRÈSE, bas.

Il est dans l'erreur, c'était de Louise !

SUZANNE, frappée d'étonnement.

De Louise !

THÉRÈSE, bas.

Autrefois sa fiancée, toujours digne de lui, aujourd'hui sauvée par vous, et dont, maintenant, vous avez l'avenir entre les mains.

SUZANNE.

Assez ! assez ! je comprends...

THÉRÈSE.

Et que ferez-vous ?

SUZANNE, lui serrant la main.

Ce matin, qu'avez-vous fait ?

THÉRÈSE, avec effusion !

Ah ! j'en étais sûre !

SUZANNE.

Laissez-nous... Amenez-la.

ENSEMBLE.

AIR : Dernière pensée musicale de Weber.

SUZANNE.

A ma voix qui l'invite,
Elle doit revenir.

Votre noble conduite ,
De loi doit me servir.

THÉRÈSE.

A la voix qui m'invite ,
Lou se va venir.
Quel bonheur ! ma conduite
Fixe son avenir.

(Elle sort.)

SCÈNE X.

DE SAVENAY, *assis*, SUZANNE.

SUZANNE, *à part*.

Dans quelle rêverie il paraît plongé !... C'est à moi qu'il pense ! eh bien , il faut l'en empêcher. (*Haut.*) Monsieur...

DE SAVENAY, *se levant et remontant le théâtre.*

Ah ! Suzanne ! nous sommes seuls , , ,

(*Il redescend à la gauche de Suzanne.*)

SUZANNE.

Où , Monsieur , et je voulais vous dire .

DE SAVENAY.

Non , c'est moi qui dois vous parler , qui ne contiendrai pas plus long-temps des sentimens qu'enchainait la présence de Thérèse. Ecoutez-moi , Suzanne... écoutez-moi sans m'interrompre. Tout-à-l'heure , je viens d'interroger mon cœur , de me demander si je pouvais renoncer à vous... Je ne le puis... Eloigné de Paris , et , s'il le faut , de la France entière , je m'applaudirai du moins de n'avoir consulté que la loi de mon cœur... Tels sont mes vœux , Suzanne , telle est ma résolution. Voilà le sort que je vous offre.

SUZANNE.

Et moi , je ne l'accepte pas.

DE SAVENAY.

Un tel refus...

SUZANNE.

Est un devoir. Quoi ! en recevant votre nom , je vous apporterais pour dot la nécessité d'un exil. Alors , qu'auriez-vous gagné à renoncer à Thérèse ?

DE SAVENAY.

Thérèse ! en la contraignant de me suivre, je lui ferais trahir un devoir. Mais pour être à vous, que braverai-je ? un préjugé.

SUZANNE.

L'honneur en est-il un ?

DE SAVENAY.

L'honneur !...

SUZANNE.

Non pas l'honneur du monde... celui qui tient à la pureté du cœur, à la conduite passée.

DE SAVENAY.

Je frémis !

SUZANNE.

Ah ! combien Thérèse était plus heureuse que moi ! Pour vous repousser loin d'elle, il lui suffisait de vous opposer ses vertus. Moi, ce sont mes erreurs, dont il faut que je me fasse contre vous une barrière insurmontable... mon orgueil de femme en souffre !... Que dis-je ?... Ah ! si ce n'était que mon orgueil !...

DE SAVENAY.

Ciel !... Mais non, non, l'excès du dévouement peut seul....

SUZANNE.

Quoi ? ce n'est pas assez de mes vœux... Il vous faut encore des preuves que Suzanne est indigne de vous... Eh bien ! elle vous en donnera ; elle vous aime assez pour s'y résoudre...

(Elle passe à la gauche de Savenay.)

DE SAVENAY, l'arrêtant.

Grace !... grâce pour nous deux !... (Un silence.) Tu avais raison, sans doute ; je ne puis être ton époux... Eh bien ! libres tous deux aux yeux du monde... mais tous deux enchaînés par un amour éternel.

SUZANNE, avec transport.

Ah ! Jules...

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ISIDORE.

ISIDORE, entrant par le fond.

Dieu ! encore !... J'arrive toujours dans ces moments-là.

Les Sœurs.

DE SAVENAY, *allant prendre son chapeau sur une console à gauche.*

Eh bien ! dès aujourd'hui... nous partons... n'est-pas ?..

ISIDORE, *bas à Suzanne, descendant à sa gauche.* *

La sœur m'envoie vous dire que Louise est là...

SUZANNE, *à part.*

Louise !... Ah ! j'oubliais !... elle !... voilà trois ans qu'elle l'aime.

ISIDORE, *bas.*

Eh bien ?

DE SAVENAY, *apercevant Isidore.*

Monsieur !... que venez-vous faire ici ?... Sortez... sortez...

ISIDORE.

Par exemple !... Du tout, Monsieur. Qu'est-ce que c'est donc que ça ?

DE SAVENAY.

Sortez, vous dis-je ; ou, dans ma colère...

SUZANNE.

Arrêtez, de quel droit ?...

DE SAVENAY.

De celui que vient de me donner un de tes regards. Tu m'appartiens.

ISIDORE, *à part*

Thérèse qui le disait calmé... Si c'est comme cela...

SUZANNE, *à de Savenay.*

Moi, t'appartenir ! moi, ta maîtresse !... Et désormais, au lieu de te citer par ton rang, tes talents, ton mérite, on dirait de toi : c'est l'amant de Suzanne !...

ISIDORE, *à part,*

Ah ! si on m'en disait autant !...

DE SAVENAY

Qu'ai-je entendu ?... Mais sans toi, plus de courage, plus d'avenir, plus de services à mon pays... Rien !...

ISIDORE, *à part.*

Eh bien !... qu'est-ce que ça me fait ?... On se passera de toi...

SUZANNE, *à part, dans le plus grand trouble.*

Oh ! mon Dieu !... mais Louise !... Que faire ?...

* De Savenay, Suzanne, Isidore.

DE SAVENAY.

Suis-moi... Il le faut...

SUZANNE, *partant d'un éclat de rire.*

Vraiment!... Ah! ah! ah! Qu'en dis-tu, Isidore?... Ce serait joli, après que ce matin, je me suis engagée à toi.

ISIDORE, *surpris.*

Bah!... Tiens!...

DE SAVENAY.

Grand Dieu!

SUZANNE.

Ah! dam! Monsieur le Comte... voilà les danseuses...
Moi! une grande passion!... Des sermens éternels!...

Air de Téniers.

Apprenez à mieux me connaître.

Le naturel revient vite. En ce jour,

Si je le trahissais, peut-être

Demain ce serait votre tour.

Le seul caprice est le dieu qui m'inspire,

Et pour lui seul mon amour peut durer.

(*A part.*)

Ah! quel supplice! être forcée à rire,

Quand j'aurais tant de plaisir à pleurer!...

Ah! que j'aurais de plaisir à pleurer!

ISIDORE, *bas.*

O Suzanne!...

SUZANNE, *bas, sans le regarder.*

Qu'elle vienne...

ISIDORE.

Qui? Louise!...

SUZANNE.

Pas encore... Thérèse seule...

(*L'orchestre commence à exécuter l'air de la chanson des Deux-Sœurs de charité, en sourdine.*)

DE SAVENAY, *attéré.*

C'en est donc fait! toute illusion détruite!.. tout espoir évanoui!

SCÈNE XII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, THÉRÈSE.

THÉRÈSE, *à Suzanne qui a remonté le théâtre.*

Eh bien?...

SUZANNE, *bas.*

Mon sacrifice est accompli, le temps fera le reste.

DE SAVENAY.

Le bonheur n'est pas fait pour moi, .. Où le retrouver désormais.

THÉRÈSE. *

Souvenez-vous de Louise !

DE SAVENAY.

Que dit-elle ? ..

THÉRÈSE,

Vous la reverrez... Vous penserez aux conseils de votre mère.

DE SAVENAY.

Ma mère!...

SUZANNE, *tristement.*

Allons... je reviens, au plaisir.

THÉRÈSE, *avec résignation.*

Moi, au devoir.

SUZANNE et THÉRÈSE.

AIR : Dieu lui-même ordonne qu'on aime. (Chanson des deux Sœurs de Charité.)

Sœur chérie,

Adieu pour la vie !

Du Ciel puisse un jour la bonté,

Nous unir par la charité !

Sauvons-nous par la charité !

20

FIN.

* De Savenay, Thérèse, Suzanne, Isidore, *au fond.*
